

Sidi Askofaré

Racisme ou psychanalyse *

Avant de commencer, je tiens à remercier mes collègues et amis de Rio – tout particulièrement Antonio Quinet qui s'en est fait le porteur – de leur invitation à cette séance inaugurale des activités de votre Forum.

Pour cette séance, vous avez choisi un thème important et intéressant, mais malheureusement peu fréquenté par les psychanalystes, notamment en Europe : *Psychanalyse et racisme*. Faut-il y voir un symptôme ou, tout simplement, une indifférence rapportable à la sociologie du milieu psychanalytique ?

Pour ce qui me concerne, j'ai intitulé ma petite contribution de ce soir, non pas « Racisme et psychanalyse », mais « Racisme ou psychanalyse », l'accent étant mis, bien sûr, sur le *ou* exclusif. Cela dit, je ne vais pas me dérober au thème tel que vous l'avez formulé, même si ce thème, *in fine*, il conviendra de le subvertir.

S'agissant d'un motif comme le racisme, il est généralement abordé, dans notre champ, à partir d'un nom d'auteur, voire de celui du fondateur. Ainsi, il ne sera guère difficile de trouver de nombreuses publications traitant de « Freud et le racisme », « Lacan et le racisme » ou « X et le racisme », ce qui peut avoir son intérêt, je ne le conteste guère. À ceci près qu'une telle perspective limite aussi l'empan et l'enjeu de la question. Car, qu'apporterait une telle investigation, sinon de recenser les énoncés, chez tel auteur psychanalyste, qui attesteraient de son racisme ou de son anti-racisme, qui le dévoileraient au travers de thématiques ou de problématiques ou qui feraient l'inventaire de ses condamnations ou dénonciations explicites des théories, pratiques ou conduites racistes.

Mais peut-on considérer, en quoi que ce soit, que l'une ou l'autre engagerait le discours psychanalytique comme tel ?

Je ne le pense pas. Et je le pense d'autant moins que je serais tenté d'appliquer à Freud et à Lacan – mais aussi à tous les autres analystes – ce qu'Edward Saïd disait, dans sa fameuse conférence prononcée au Musée

Freud de Londres le 6 décembre 2001, « Freud et le monde extra-européen » : « [...] j'essaie toujours de comprendre les personnages du passé que j'admire, même lorsque je fais valoir à quel point ils sont liés par les perspectives de leur propre moment culturel, pour s'en tenir au regard qu'ils portent sur d'autres peuples et cultures. Ce que j'essaie alors de faire comprendre est qu'il est impératif de les lire comme des auteurs intrinsèquement significatifs pour un lecteur extra-européen ou non-européen occidental d'aujourd'hui, lequel soit se montre prompt à les rejeter complètement parce qu'ils sont déshumanisants ou ne se seraient pas assez intéressés aux peuples colonisés [...], soit les lit, si l'on peut dire, au-dessus des circonstances historiques dans lesquelles ils se trouvaient immergés de plain-pied ¹. »

Dès lors, mon point de départ sera moins les textes ou les opinions de tel ou tel psychanalyste, que le constat suivant : la psychanalyse, en tant que pratique et en tant que savoir, est née – c'est un fait d'histoire – dans des sociétés (*grosso modo* l'Empire austro-hongrois) racialement homogènes, si l'on considère que la « race » se distingue de l'ethnie.

Cela veut dire, *a minima*, que la question de l'Autre, la question de l'altérité, qui est placée en son cœur, s'est présentée à elle sous des figures différentes de celle de la race. Principalement, sous la forme de l'altérité confessionnelle (religions), de l'altérité linguistique (langues), de l'altérité sociale (classes sociales), de l'altérité sexuelle (sexuation et sexualités).

D'où la question : que devient la psychanalyse dans les sociétés racialisées, voire dans les sociétés racistes ?

Question difficile et même redoutable à laquelle il est impossible de répondre directement sans être passé par un certain nombre de réquisits comme ceux de la rencontre de la psychanalyse avec la question raciale et raciste, donc avec la question de la colonisation (domination coloniale), la question de la sociologie de la psychanalyse, la question économique (qui peut se « payer » une analyse ?), la question des conditions culturelles d'accès à la psychanalyse, la question des modes de propagation du discours psychanalytique et, *in fine*, celle de la formation des analystes.

Vous voyez l'ampleur du programme, en même temps que l'impossibilité de le traiter, même superficiellement, dans le temps qui m'est imparti.

Je vais m'arrêter d'abord sur ce terme de racisme – si obscurci par ceux de ségrégation et de discrimination –, que votre séance d'ouverture de ce soir coordonne à la psychanalyse.

À dire vrai, la question raciale – si on peut, si on veut et si l'on doit la distinguer du racisme proprement dit – était là, présente, dans la préhistoire de la préhistoire de la psychanalyse. En effet, quand il s'était agi pour Freud de faire son « Autoprésentation », en 1925, il écrivait : « L'Université, où j'entrais en 1873, m'apporte quelques sensibles désillusions. Ce qui m'atteignit avant tout, c'est qu'on prétende que je devais me sentir inférieur et n'appartenant pas à la collectivité du peuple, parce que j'étais juif. Je récusai le premier point avec la plus grande détermination. Je n'ai jamais compris pourquoi j'aurais dû avoir honte de mon ascendance ou, comme on commençait à dire, de ma race ². »

Ce que Freud indique ici, c'est bien l'avènement progressif de quelque chose de nouveau, soit le passage d'une perception de l'autre fondée sur la langue, la religion ou les mœurs, à un système de perception de l'autre fondamentalement essentialiste et naturalisante, pour ne pas dire phénotypique.

En effet, c'est d'abord ça, le racisme, sur un plan théorique : une assimilation et une confusion entre le biologique, le sociologique et le psychologique. Théorie qui se dégrade ensuite en une idéologie que je dirais syncrétique, soit tout le contraire d'une pensée analytique qui vise la mise au jour des processus et l'établissement de régularités et de lois.

En disant cela, vous l'aurez compris, ce contre quoi je m'élève, c'est l'idée d'un « racisme universel » ou d'un « racisme généralisé », celle qui affirme, et d'une certaine manière excuse, minimise et « absout » le racisme puisqu'il serait, comme le bon sens de M. Descartes, la chose au monde la mieux partagée.

Or le racisme n'est pas une attitude, une opinion ou un mode de traitement de l'altérité et de la différence comme un autre, pour autant qu'il fait passer l'altérité du régime de l'étrangeté à celui de l'hétérogène, donc de l'inassimilable.

Eh bien, de ce racisme en tant qu'idéologie, que peut-on dire ?

Je dirai qu'en tant que système d'opinions, d'attitudes et de comportements vis-à-vis d'un groupe humain, c'est une idéologie qui repose sur un triple postulat qui fonde son économie politique :

- il existe des races humaines ;
- il existe une hiérarchie de ces races, des inférieures aux supérieures ;
- d'où, dans ce discours, leur inégalité de principe et leur inégale dignité. Ce qui donne aux unes le droit de soumettre, de dominer et d'exploiter les autres, et, accessoirement, le devoir de les « civiliser ³ ».

C'est pourquoi la réduction du racisme à la ségrégation, en plus d'adoucir et de généraliser le racisme, non seulement le dépolitise mais aussi le désexualise, en taisant notamment les fantasmes qui sous-tendent et nourrissent nombre de conduites racistes ainsi que les motifs inconscients des affects afférents. Seulement, c'est confondre le « racisme des sociétés et des cultures » (très bien mis en évidence par Cornelius Castoriadis⁴), le « racisme des discours », et le racisme des individus-sujets. C'est, aussi et surtout, effacer quelque chose de majeur : le racisme comme discours de justification de la domination, de l'exploitation, du mépris, de l'humiliation, de la haine. Il y a une économie politique du racisme qui explique que lui font nécessairement cortège des intérêts particuliers de sujets ou de groupes, de sorte qu'il est impensable qu'une société esclavagiste ou coloniale, et ce n'est pas à vous que je l'apprendrai, soit exempte de racisme. Ce que la psychanalyse peut mettre au jour et éclairer, c'est comment, cette idéologie, des sujets l'incorporent et quel usage de jouissance ils en font.

Sur le fond de ce qui précède, j'insisterai surtout sur deux points, pour tenter d'articuler le « rapport » de la psychanalyse au racisme : le naturalisme biologique et la hiérarchie essentialiste.

Du premier, je dirai que c'est ce dont Freud – malgré sa formation de médecin et ce que Lacan a appelé son « idéal scientifique », celui qui le rattache à Brücke et à Du Bois-Raymond – aura été émancipé par sa propre découverte de l'inconscient et par l'invention de la psychanalyse. Nous savons que c'est là tout le prix et l'enjeu de son concept de pulsion (*Trieb*), qu'il distingue sévèrement aussi bien de l'instinct que du besoin. Et qu'il ne conserve de l'hérédité qu'une forme symbolique pour ainsi dire, celle qui énonce que le surmoi et l'idéal du moi se transmettent d'une génération à une autre.

J'ajouterai que c'est encore plus vrai de l'option lacanienne qui, par son axiome de la structure de langage de l'inconscient, son sujet du signifiant, et même par son concept de « parlêtre », situe radicalement la psychanalyse du côté de *lalangue*, du langage et de la langue, de la parenté, de la religion et de la science, bref, du symbolique. Soit ce qui, de mémoire de linguiste ou d'anthropologue, n'est fondé et ne se soutient que de différences.

De la seconde, la psychanalyse se situe aux antipodes. Certes, on peut reprocher aux débuts de la psychanalyse et à une certaine orientation en elle – la psychanalyse dite développementale –, le fameux ternaire Enfant / Sauvage / Femme, ternaire gros de préjugés autant racistes que

sexistes ou paternalistes. Mais il n'est point besoin d'être grand clerc pour identifier que cette orientation se situe dans la dépendance d'une idéologie scientifique – au sens de Canguilhem et d'Althusser – à laquelle il fut difficile à Freud d'échapper : l'évolutionnisme. Non pas la théorie de l'évolution de Charles Darwin, mais sa dégradation en idéologie, en *Weltanschauung* évolutionniste.

D'ailleurs, l'histoire montrera très vite que si elle avait une fonction épistémique ou didactique, cette pseudo-hiérarchie n'avait aucune portée clinique, dans la mesure où le dispositif freudien de l'analyse n'est inaccessible ni à l'enfant, ni audit sauvage, et encore moins aux femmes qui, à Freud, ont presque tout appris !

Si elle ne connaît pas et ne saurait laisser aucune place à la hiérarchie essentialiste qui fait le fond même de toute idéologie raciste, la psychanalyse, comme tous les discours en exercice isolés par Lacan dans « Radiophonie ⁵ » et *L'Envers de la psychanalyse* ⁶, est une structure dissymétrique. Mais comme pour tout discours, cette dissymétrie est dissymétrie des places et des fonctions relatives à ces places, par définition, symboliques, et non dissymétrie réelle entre les sujets qui, comme variables, occupent ces places.

Ainsi, je dirais que le racisme, en tant qu'idéologie de naturalisation, de hiérarchisation et d'irréversibilité des différences, se distingue en tous points de la dissymétrie constituante du discours psychanalytique. C'est même pourquoi, d'ailleurs, l'analyste y advient comme le produit de son analyse, que s'il se risque à enseigner, ce serait d'une position d'analysant et, surtout, que rien n'interdit à ce qu'un analyste, si les contingences de son existence l'exigent, redevienne analysant.

Où l'on touche ce qui fait le spécifique de la question de la race, de la racialisation et du racisme.

J'en viens maintenant à ce qui me paraît être la question fondamentale. Si, comme tout ce qui précède semble l'attester, la psychanalyse se trouve à l'exact opposé de l'idéologie raciste, en quoi la première peut-elle être concernée par la seconde ?

Avant d'y répondre, je dirai d'abord que l'antinomie de la psychanalyse et du racisme tient à quatre raisons :

- elle tient d'abord à la science, au fait que la science récuse le concept de race, et à ce à quoi Freud quant à lui n'a jamais renoncé : le fait que la psychanalyse, qui n'a pas de conception du monde en propre, partage la *Weltanschauung* scientifique ;

– elle tient ensuite à la clinique psychanalytique, qui reçoit et traite des sujets au *un par un*, sans discrimination en raison du sexe, de l'âge ou de la religion, et encore moins de la race, catégorie qui n'a aucune pertinence au regard de ses concepts, de sa technique et de ses procédures propres ;

– elle tient également à son éthique, qui est une éthique du désir, de la différence et du bien-dire, et jamais une éthique de la perception, de la classification et de la hiérarchisation ;

– elle tient enfin à la politique pour autant que la psychanalyse n'est pas seulement, comme il m'est arrivé de le dire ailleurs, une expérience clinique, épistémique et éthique. Elle est aussi une pratique qui vise l'émancipation, émancipation dont nous savons qu'elle ne saurait valoir que pour quelques-uns.

Cela posé, je pense pouvoir répondre : si la psychanalyse peut ne pas intéresser le racisme et les racistes, la psychanalyse, elle, ne peut rester indifférente au racisme alors qu'elle l'est à la race comme telle.

Et ce qui fait qu'elle est concernée par le racisme tient à l'histoire.

À son histoire propre – celle de la propagation de son discours –, et en particulier à celle de sa rencontre avec l'histoire de la colonisation – donc de la domination à la fois économique et raciale –, de la décolonisation et, aujourd'hui, de la post-colonie.

Nul besoin, je pense, de convoquer ici Frantz Fanon – et son fameux *Peau noire, masques blancs* –, Aimé Césaire – et son *Discours sur le colonialisme* – ou, plus proche de notre questionnement parce que psychanalyste, Octave Mannoni, élève estimé de Lacan – et les différentes versions de sa *Psychologie de la colonisation*, jusqu'à son ultime version : *Le Racisme revisité. Madagascar, 1947*.

C'est ce qui résulte de toutes ces histoires qui se sont cristallisées dans notre contemporaine globalisation/mondialisation, qui a pour conséquence que la psychanalyse est aujourd'hui interpellée et travaillée par la question raciale – davantage que par la seule idéologie raciste et les pratiques sociales qu'elle informe –, comme elle l'est par la question sociale (celle des classes) ou la question des sexualités et des nouvelles « parentalités ».

Aujourd'hui, davantage encore qu'hier ou avant-hier, la question n'est pas tant de savoir si la psychanalyse a pu ou non véhiculer des idées racistes, ou de savoir si un praticien de la psychanalyse peut être raciste, mais de fonder en raison et *in concreto* en quoi l'alternative ne peut être que la suivante : la psychanalyse ou le racisme. Le choix est exclusif.

Et c'est sur son fond que la psychanalyse – discipline universaliste, s'il en est – peut, d'une part, produire un savoir sur le racisme – manifeste ou latent – et, d'autre part, œuvrer, en y apportant sa précieuse part, au combat contre le racisme sous toutes ses formes.

Mots-clés : race, racisme, discrimination, ségrégation.

*↑ Ce texte est issu d'une intervention prononcée en qualité d'invité international lors de la séance d'ouverture des activités du Forum de Rio : « Abertura das atividades 2022-FCL-RJ », *Psicanalise e racismo*, Rio de Janeiro, 9 mars 2022.

1.↑ E. W. Saïd, *Freud et le monde extra-européen*, [*Freud and the Non-European*, 2003], Paris, Le Serpent à Plumes, 2004, p. 38-39.

2.↑ S. Freud, *Œuvres complètes*, vol. XVIII, Paris, PUF, 2015, p. 57.

3.↑ Le concentré le plus pur de cette idéologie, nul besoin d'aller le chercher chez les affreux. Il suffit de lire Ernest Renan : « La régénération des races inférieures ou abâtardies par les races supérieures est dans l'ordre providentiel de l'humanité. L'homme du peuple est presque toujours, chez nous, un noble déclassé, sa lourde main est bien mieux faite pour manier l'épée que l'outil servile. Plutôt que de travailler, il choisit de se battre, c'est-à-dire qu'il revient à son premier état. *Regere imperio populos*, voilà notre vocation. Versez cette dévorante activité sur des pays qui, comme la Chine, appellent la conquête étrangère. Des aventuriers qui troublent la société européenne, faites un *ver sacrum*, un essaim comme ceux des Francs, des Lombards, des Normands, chacun sera dans son rôle. La nature a fait une race d'ouvriers, c'est la race chinoise, d'une dextérité de main merveilleuse sans presque aucun sentiment d'honneur ; gouvernez-la avec justice, en prélevant d'elle, pour le bienfait d'un tel gouvernement, un ample douaire au profit de la race conquérante, elle sera satisfaite ; une race de travailleurs de la terre, c'est le nègre ; soyez pour lui bon et humain, et tout sera dans l'ordre ; une race de maîtres et de soldats, c'est la race européenne. Réduisez cette noble race à travailler dans l'ergastule comme des nègres et des Chinois, elle se révolte. Tout révolté est, chez nous, plus ou moins, un soldat qui a manqué sa vocation, un être fait pour sa vie héroïque, et que vous appliquez à *une besogne contraire à sa race*, mauvais ouvrier, trop bon soldat. Or, la vie qui révolte nos travailleurs rendrait heureux un Chinois, un fellah, êtres qui ne sont nullement militaires. *Que chacun fasse ce pour quoi il est fait, et tout ira bien.* » (E. Renan, *La Réforme intellectuelle et morale*, Paris, Calmann-Lévy Éditeur, 1884). Cité par Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence Africaine, 1955, p. 15-16.

4.↑ C. Castoriadis, « Réflexions sur le racisme », dans *Les Carrefours du labyrinthe*, 3, *Le Monde morcelé*, Paris, Le Seuil, 1990, p. 29-46.

5.↑ J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001.

6.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991.